

L'assomption de la Vierge Marie, qu'est-ce que cela signifie ?

Introduction

Quand le pasteur Alain Houziaux m'a proposé le titre de cette conférence, mon accord n'a pas été immédiat. Mes réticences étaient de plusieurs ordres. J'allais prendre la parole dans un contexte protestant et je me rappelais l'avertissement de Karl Barth : « *La mariologie est une excroissance maligne, une branche gourmande de la réflexion théologique. Or les branches gourmandes doivent être élaguées.* »¹ Quant à ma propre manière d'habiter la tradition catholique, elle n'accorde pas aux dogmes mariaux une place centrale, même si je pense que leur portée est essentiellement christologique. Et ma propre sensibilité ne se retrouve pas toujours dans les formes prises par la piété mariale.

Mais mon interlocuteur a fait valoir des arguments qui m'ont convaincue d'accepter. Il m'a déclaré que je n'avais pas le droit de me dérober, puisque l'assomption fait partie de la tradition dont je me réclame et que je ne peux ignorer l'attachement à ce dogme qui s'exprime par de nombreuses manifestations.

J'ai donc donné mon accord et je procéderai en plusieurs étapes :

- 1) Je m'efforcerai d'abord de préciser ce dont il s'agit, ce qui impliquera un rapide détour par l'histoire.
- 2) Je m'interrogerai ensuite sur le statut qu'il convient de reconnaître au dogme de l'assomption au regard de la foi chrétienne, compte tenu des affirmations du concile Vatican II sur la hiérarchie des vérités et des perspectives ouvertes par le Groupe des Dombes concernant les dogmes mariaux.
- 3) J'en viendrai alors à la question centrale : l'assomption de Marie, qu'est-ce que cela signifie ?

I. De quoi s'agit-il ?

Marie « *après avoir achevé le cours de sa vie terrestre, a été élevée en corps et en âme à la gloire céleste* ». Tels sont les termes par lesquels l'assomption a été définie comme un dogme par Pie XII le 1^{er} novembre 1950 dans la constitution *Munificentissimus Deus*.

Il ne s'agissait pas d'une nouveauté. La croyance en l'assomption de la Vierge Marie est le fruit d'un développement doctrinal qui s'est étalé sur des siècles.

Reconnaissons d'abord que l'Écriture ne dit rien de la mort de Marie. Et s'il est des textes bibliques qu'on peut invoquer en vertu d'un principe de cohérence doctrinale (*Gen* 3,15 ; *Luc* 1,28 ; *Ap* 12,1.14-17), aucun ne contient une attestation directe et explicite en faveur de l'assomption.

¹ *KD* I/II §15

C'est au moment du concile d'Ephèse (431) que la question du destin final de Marie prend consistance. Marie est proclamée *Theotokos*, Mère de Dieu. Le corps qui a porté Dieu peut-il connaître la corruption ? La croyance en la glorification de ce corps commence alors à se développer.

A Byzance on institue une fête de la « Dormition » de Marie fixée au 15 août. Introduite en Occident au 8^{ème} siècle cette fête devient celle de l'Assomption de la Sainte Vierge.

Parallèlement à ces développements liturgiques la piété populaire est encouragée par des récits apocryphes qui racontent le Transfert de Marie avec force détails.

C'est ainsi que se constitue un cycle complet de scènes abondamment représentées dans l'art byzantin : un ange annonce à Marie sa fin prochaine en lui apportant une palme du paradis ; les apôtres miraculeusement avertis se réunissent autour de Marie qui vit ses derniers moments avec Pierre à son chevet et Jean à ses pieds ; Jésus descend du ciel et vient prendre l'âme de sa mère sous l'aspect d'un petit enfant ; mis au tombeau, le corps de Marie est réanimé et enlevé jusqu'au ciel par les anges ; Marie est accueillie au ciel où elle s'assied sur un trône à la droite de Jésus. Dans l'art occidental le parcours est simplifié : il se réduit à la montée au ciel. A l'époque gothique apparaît le thème du couronnement de la Vierge d'abord par un ange, puis par Jésus et enfin par la Trinité.

Au cours de ces mêmes siècles, c'est-à-dire dans le temps qui va du concile d'Ephèse aux grands scolastiques, la réflexion théologique se développe elle aussi dans le sens d'une affirmation de plus en plus nette de l'assomption de Marie. Pour l'Orient retenons le nom de Jean Damascène, pour l'Occident ceux de Grégoire de Tours et plus tard d'Albert le Grand, Bonaventure et Thomas d'Aquin²).

II. Qu'en est-il de l'Assomption au regard de la foi chrétienne ?

Il convient de rappeler ici un principe de base très opportunément mis en lumière par le concile Vatican II : la hiérarchie des vérités. Le décret sur l'œcuménisme déclare : « *Dans le dialogue œcuménique les théologiens catholiques se rappelleront qu'il y a un ordre ou une « hiérarchie » des vérités de la doctrine catholique, en raison de leur rapport différent avec le fondement de la foi chrétienne* »³

Dans cette même perspective œcuménique j'exprime ici mon plein accord avec la proposition du Groupe des Dombes concernant la situation des dogmes définis par la seule Eglise catholique après la double séparation avec les Eglises orthodoxes et avec celles de la Réforme. Cette proposition est formulée ainsi :

« *Le point d'accord le plus sage ne pourrait-il pas être le suivant ?*

L'Eglise catholique ne ferait pas de l'acceptation de ces deux dogmes un préalable à la pleine communion entre les Eglises. Elle demanderait seulement aux partenaires avec lesquels elle renouerait cette communion de respecter le contenu de ces dogmes, de ne pas les juger comme contraires à l'Evangile ni à la foi, mais de les considérer comme des conséquences libres et légitimes d'une réflexion de la conscience catholique sur la cohérence de la foi ». (n°298)

Autrement dit, pour une communion authentique j'attends de mes frères et sœurs protestants non pas une adhésion à des dogmes que ne porte pas leur propre tradition, mais une attitude d'accueil au sens que je leur donne au sein de ma propre tradition.

C'est donc ce sens dont je dois maintenant rendre compte.

² S Th IIIa q 27 a 1

³ *Unitatis Redintegratio* 11

III. L'Assomption de Marie, qu'est-ce que cela signifie ?

Des clarifications préalables

Avant d'aborder le fond de la question des clarifications sont nécessaires pour éviter les risques de malentendus.

Précisons d'abord que l'Assomption est à bien distinguer de la Résurrection et de l'Ascension du Christ. « Ascension » est un terme actif : Jésus monte au ciel par lui-même. « Assomption » est ici un terme passif : Marie est élevée au ciel. Différence que l'iconographie exprime en montrant Jésus s'élevant seul tandis que Marie est portée par des anges.

Précisons aussi que, comme les autres affirmations dogmatiques concernant Marie, l'Assomption a d'abord une portée christologique. Tout s'enracine dans le dogme d'Ephèse dont la signification est essentiellement d'affirmer la réalité de l'incarnation du Verbe.

Le parcours dogmatique qui a conduit à la définition du dogme de l'Assomption laisse ouverte une question : Marie est-elle passée par la mort ? La dormition, telle qu'elle est comprise par la tradition orthodoxe, implique que Marie est réellement morte et qu'elle a été réveillée de la mort, autrement dit ressuscitée. L'affirmation catholique de l'assomption peut laisser croire que Marie a été enlevée au ciel sans passer par la mort. La définition du dogme, telle qu'elle a été formulée, ne prend pas position sur la mort naturelle de Marie ni sur sa sépulture ; il est simplement dit qu'elle a été élevée à la gloire céleste « *après avoir achevé le cours de sa vie terrestre* ». Retenons pour l'instant que Pie XII s'est montré très prudent sur ce point, nous invitant à une réflexion aussi libre que possible par rapport à toute représentation. Quant à la réalité de la mort de Marie, c'est une question que nous retrouverons plus loin.

Marie « comblée de grâce »

Il n'existe aucune attestation scripturaire de l'Assomption. Mais il est un terme dont il faut reconnaître la plénitude de sens. L'ange Gabriel salue Marie en la proclamant *kékhariôméné*⁴. Il s'agit de grâce, *kharis*, autrement dit d'un don gratuit de Dieu, don prévenant comme le signifie la forme grammaticale employée : le parfait indique que c'est déjà réalisé et le passif souligne que c'est reçu sans aucun mérite. Une telle expression montre bien que Dieu seul sauve et que Marie est rachetée, mais rachetée radicalement, car Dieu n'est pas avare de ses dons. Sa grâce surabonde. Marie bénéficie d'un débordement de grâce qui manifeste jusqu'où va le don de Dieu.

De quel droit poserions-nous des limites à la générosité de Dieu ? La tradition catholique confesse que la grâce peut atteindre la personne humaine jusqu'à la racine de son être et la conduire jusqu'à la gloire. Cela s'est réalisé en Marie : les dogmes de l'Immaculée Conception et de l'Assomption n'ont pas d'autre signification que de l'expliciter.

De telles affirmations témoignent d'un optimisme anthropologique que conteste la tradition protestante. Je crois personnellement que là réside la différence fondamentale entre les deux traditions, différence dont découlent toutes les autres : ce qui est en cause c'est la compréhension que nous avons du statut au regard de Dieu de l'être humain justifié.

⁴ Luc 1,28.

Reprenant une analyse de Karl Rahner je dirai que le dogme de l'Assomption relève d'une théologie de la gloire à laquelle les protestants sont hostiles : le salut reste pour eux une promesse proférée par une parole venue de l'au-delà de tout être créé et promettant un futur non encore réel. « *Pour le catholique au contraire, écrit Rahner, le dogme explicite simplement la situation de salut dès maintenant réalisée à laquelle il a toujours cru. L'affirmation du dogme ne paraît pas impossible à celui qui sait que d'elle, par le oui de sa foi, est né le salut, et que pour cela il s'est réalisé en elle à sa plus haute perfection.*⁵ »

Que m'importe l'Assomption de Marie ?

« *Christ a deux natures, que m'importe ?* » disait Luther. Effectivement, ce qui compte, ce ne sont pas les énoncés dogmatiques, mais ce que Dieu fait pour nous. Dieu nous sauve et ce qui nous est révélé est ce qui intéresse notre salut. Le dogme de l'Assomption est une affirmation vaine si on ne peut en découvrir la signification anthropologique et la pertinence sotériologique.

Marie quant à elle ne sauve pas. Elle est membre de notre humanité pécheresse. Mais elle est rachetée jusqu'à la racine de son être. En la contemplant nous découvrons jusqu'où va le don de Dieu ; nous voyons ce que la grâce du salut peut réaliser quand elle est pleinement reçue par la réalité humaine.

Marie est de notre côté. Elle est avec les croyants face à Dieu et non avec Dieu face aux croyants. A son propos on parle parfois de « privilège ». Le terme n'est pas heureux car il semble la séparer de notre humanité à laquelle elle appartient. Certes, il est clair qu'elle occupe une place unique dans l'histoire du salut. Mais loin de la séparer de nous cette unicité exemplaire est plutôt le signe de l'unicité de chacun de nous devant Dieu. Marie a été choisie ; sa vocation est unique. Mais n'est-ce pas vrai de tout être humain, aimé d'un amour unique ? Tel est le mystère de l'élection qu'il n'enlève rien aux autres mais leur révèle ce qu'ils sont et ce à quoi Dieu les appelle.

Parvenus à ce point il est légitime que nous nous demandions en quoi l'assomption de Marie nous éclaire sur notre condition humaine, j'oserais dire sur notre vocation humaine car il s'agit de ce que Dieu veut pour nous.

L'élévation de Marie, corps et âme, à la gloire céleste manifeste ce qu'est le véritable dessein de Dieu pour l'homme. Si, dans la *Genèse*, la création de l'homme et son installation dans le jardin d'Eden précèdent le récit de la chute, ce n'est pas pour nous renseigner sur je ne sais quel « avant » mais pour nous révéler quel est le dessein originel de Dieu pour l'homme. Dieu ne veut pas la mort et il met en garde contre elle.

Ce dessein originel se heurte à la désobéissance de l'homme. Dieu en tire les conséquences. Ce qui nous importe ici, c'est la sentence qu'il prononce contre le serpent : elle a traditionnellement été comprise comme la promesse d'une victoire sur le péché et la mort remportée par la descendance de la femme. Cette victoire, c'est la Résurrection du Christ. Or nous confessons que le Christ est le « *premier-né d'entre les morts* »⁶. Le dogme de l'assomption signifie simplement que Marie nous précède dans la pleine union au Christ ressuscité. En un sens ce dogme ne dit rien de plus que ce qui est acquis pour nous dans la victoire du Christ sur la mort.

Il convient d'affronter ici les questions qui se sont posées concernant la mort de Marie. Marie est-elle réellement morte ? Certains, nous l'avons vu, pensent que le passage par la mort lui a

⁵ « Sur le sens du Dogme de l'Assomption », *Ecrits théologiques* t.4, DDB/Mame, p.163.

⁶ *Col* 1,18.

été épargné et le mot assumption pourrait avoir cette connotation. Pour moi il ne fait pas de doute que Marie est réellement morte. Comment aurait-elle pu échapper à cette réalité décisive de l'existence humaine alors que Jésus lui-même l'a connue ? Comment son itinéraire aurait-il pu ne pas se conformer à celui de Jésus passé par la mort ? Mais, compte tenu des hésitations de la tradition sur ce point, nous sommes conduits à nous interroger : de quelle mort Marie est-elle morte ? Et finalement, qu'est-ce que la mort ?

Impossible, dans notre condition présente, de répondre à ces questions sans affronter celle du rapport entre la mort et le péché. Je vais le faire en m'inspirant des analyses d'Adolphe Gesché.⁷ »

Le récit de la *Genèse* parle de la mort comme châtement de la transgression commise par Adam et Eve⁸. Le thème est repris par saint Paul qui voit dans la mort le « *salaire du péché* »⁹. Pendant des siècles cette idée a été transmise comme une évidence par une tradition unanime. Il a fallu attendre la science moderne pour qu'on se pose des questions sur ce lien mis entre la mort et le péché. Dans une conception préscientifique du monde ce lien ne faisait pas difficulté. Toutes les traditions religieuses, dans leur forme première, fonctionnent comme des explications globales et confondent ce que nous distinguons aujourd'hui : observation des phénomènes concrets et lecture religieuse de la réalité. Mais la science a conquis son autonomie. Nous avons appris d'elle que l'homme est un être biologiquement, constitutivement mortel.

Cela dit, le fait que la Bible s'exprime dans le cadre d'une représentation préscientifique du monde n'enlève rien à la signification religieuse de ses affirmations. Ce dont parle la Bible, c'est du sens que prend toute chose devant Dieu.

Or l'homme ne vit jamais sa mort comme un fait simplement naturel. La finitude est constitutive de la réalité humaine. Elle n'est pas un mal. Elle nous renvoie à l'autre. Elle signe notre condition de créature. La réalité de la mort biologique indique que la vie est un don gratuit. Nous n'existons pas de plein droit. Nous devons consentir à cela pour recevoir la vie en plénitude. Mais pour y consentir il nous faut, contrairement à ce que firent Adam et Eve, croire que Dieu ne veut pas la mort, qu'il donne la vie et finalement qu'il se donne lui-même. Dans le long poème qu'il met dans la bouche de Jésus s'adressant à Eve, Péguy décrit ainsi la mort quand elle n'est pas faussée par le péché :

« *Ce qui de puis ce jour est devenu la mort
N'était qu'un naturel et tranquille départ.
Le bonheur écrasait l'homme de toute part.
Le jour de s'en aller était comme un beau port.* »

Par le péché qui fausse le rapport à la finitude et défigure le visage de Dieu, la mort devient le pire des ennemis. Elle devient une mort spirituelle mettant en cause l'accès à la vie de Dieu.

On trouve chez Joseph Ratzinger, précisément à propos de l'Assomption, des réflexions qui vont dans le même sens :

« *Nous sommes mortels en dépit de l'autarcie prétentieuse qui s'illusionne. La mort est un échec à l'autarcie, une impossibilité à se donner à soi-même consistance ; elle n'est pas seulement un phénomène somatique, mais un phénomène humain d'une profondeur qui englobe tout. Là où la tentative innée d'autarcie manque, là où la pure dépossession de soi est celle de celui qui ne s'appuie pas sur lui-même (= grâce !), là n'est pas la « mort » (même si la fin somatique est là), mais l'homme tout entier entre dans le salut. Il se tient*

⁷ *La Destinée*, Cerf, 1995, p.87s.

⁸ *Gen* 2,17 et 3,19.

⁹ *Rom* 5,12 ; 6,23 ; *ICo* 15,21.

éternellement comme un tout intégralement dans la mémoire vivifiante de Dieu, qui le maintient comme ce qu'il est lui-même dans sa propre vie. »¹⁰

On lit dans les *Méditations sur Genèse I-III* de Romano Guardini des indications similaires : « *Dieu a mis chez le premier homme, qui était avec lui dans la relation que nous avons essayé de montrer, une puissance vivante qui ne devait pas mourir. Naturellement, le cours de toute vie aurait eu une fin, car elle est structure et toute structure est aussi limite, mais cette fin aurait été elle-même l'effet de l'esprit tellement vivant : spiritualisation, transformation, passage. »¹¹*

Dans une conférence donnée le 7 octobre 2009 au Marianum à Rome Henri-Jérôme Gagey, ancien doyen de la Faculté de Théologie de l'Institut Catholique de Paris, commente ainsi les deux textes précédents :

« A suivre Joseph Ratzinger et Romano Guardini, on dira que l'existence terrestre de Marie a connu la fin naturelle à laquelle n'échappe aucune chair, mais qu'elle ne représente pas pour elle un échec ou un châtement, c'est-à-dire proprement une mort, mais que cette fin a « été elle-même l'effet de l'esprit tellement vivant : spiritualisation, transformation, passage », pour reprendre la formule de Guardini, bref l'ultime étape vers la totale glorification. Là se tient à mes yeux un enjeu des plus stimulants du dogme de l'Assomption pour l'anthropologie. La force de la démarche à laquelle conduisent ces deux auteurs me paraît être la suivante : on ne s'interroge pas sur la sorte de miracle que Dieu a dû accomplir pour que se produise le prodige que la tradition évoque sans vraiment en définir la teneur. On s'interroge au contraire sur ce que devient le phénomène inéluctable de la fin de la vie biologique quand il est assumé à distance du désir d'autarcie ou de la convoitise, quand le désir de vivre s'est affranchi de la hantise d'être « comme des dieux », selon la suggestion du serpent au jardin, ou de se montrer le « Fils de Dieu », comme le demande le diable au désert. La question n'est plus : étant donné que nous savons ce qu'il en est de la mort, essayons de nous représenter comment Marie a pu y échapper. Renversée, elle se formule de manière nouvelle : si nous prenons au sérieux ce que c'est que d'être préservé du péché originel, alors que devient ce que nous appelions la mort, cette vieille compagne que nous croyions connaître ? Et nous la découvrons défaite. »

« Si on prend au sérieux ce que c'est que d'être préservé du péché originel... » La question du lien entre l'Assomption et l'Immaculée Conception se pose en effet. Comment comprendre ce lien ? Je risque ici quelques réflexions... Etroitement associée à l'événement de l'incarnation qui inaugure la nouvelle création, Marie a reçu de pouvoir donner son consentement avec une totale liberté. Elle a été préservée de ce qui fausse la liberté humaine, de ce qui l'empêche de correspondre au dessein du Créateur. Or ce que Dieu veut pour l'homme c'est la Vie, une vie qui n'est autre que l'union à lui. Marie a été préservée de ce qui égare le désir de l'homme, désir dont nous pressentons, en dépit de toutes nos infidélités, qu'il est fondamentalement, ultimement, désir de Dieu. Un désir totalement ouvert à Dieu reçoit la pleine vie de l'âme et du corps. En Marie le dessein originel du Créateur est déjà réalisé. Tout son être se trouve dans une relation accomplie au Christ ressuscité.

Une précision s'impose ici : l'Assomption de Marie ne la sépare pas du reste des humains. Elle anticipe ce que nous espérons pour nous. En Marie c'est la vocation commune de l'humanité qui est déjà pleinement réalisée. Au cœur de l'aventure humaine la Résurrection du Christ rend présente la fin de l'histoire et du monde. L'Assomption de Marie est un effet

¹⁰ *La Fille de Sion*, Parole et Silence, 2002, p.86.

¹¹ *Le commencement de toutes choses*, Paris, 1968, p.106.

de la Résurrection du Christ. Celle par qui Dieu s'est inséré dans la race des hommes, celle qui par pure grâce a donné à Dieu son humanité a reçu la grâce de l'accomplissement.

Conclusion

En guise de conclusion je voudrais dire que je ne regrette pas d'avoir accepté la proposition du pasteur Houziaux. Réfléchir sur l'Assomption pour s'adresser à un public en partie protestant est finalement très stimulant. Cela oblige à prendre la mesure des enjeux anthropologiques du dogme. Car c'est bien sur le plan anthropologique que se situe la différence la plus déterminante entre nos deux traditions. La question est de savoir jusqu'où la réalité humaine se trouve transformée par la grâce de la justification. Pour la tradition catholique l'être humain justifié est renouvelé jusqu'au plus intime de lui-même, appelé à la sainteté, cet ajustement à Dieu dont Marie est la figure accomplie.

Christiane HOURTICQ